



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

***La désobéissance épistémique : rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité / Walter Mignolo***  
**éd. P.I.E. Peter Lang, 2015**  
**cote : 60.304**

Le lecteur, peu ou prou familier des controverses universitaires ou plus ou moins idéologiques, en France, à propos du « postcolonial », des « *subaltern studies* » et autres littératures ou histoires de la colonisation et de la décolonisation, sera un peu surpris de voir apparaître, au détour d'un titre, un vocabulaire différent de celui auquel il est habitué, pour traiter de questions néanmoins proches ou apparentées.

L'auteur est peu connu en France, sinon des universitaires, philosophes ou historiens spécialistes du domaine, du moins des lecteurs même raisonnablement avertis. Sa courte bibliographie à la BNF ne comporte qu'un petit nombre d'ouvrages en américain, alors qu'elle est en fait abondante, sous forme de quelques livres qui annoncent celui-ci et de nombreux articles. Quelques mots de présentation ne sont donc pas inutiles.

Argentin, fils d'immigrés italiens paysans devenus ensuite citadins, Mignolo obtient un premier diplôme universitaire de philosophie à l'université de Cordoba puis, quelques années plus tard, un Ph.D. (sémiotique) à l'EHESS de Paris. Il enseigne à la Duke University, l'une des plus réputées aux États-Unis, donne des cours à Louvain la Neuve, en France, en Allemagne et dans quelques autres pays. Bref, le parcours d'un universitaire de haute volée et un homme du métissage social, culturel et intellectuel.

Pour en savoir plus, le lecteur prendra connaissance d'une « brève notice de présentation de Walter Mignolo », signée de Juan Pablo Bermúdez, en tête de l'ouvrage. On en citera les dernières lignes : « On pourrait ainsi conclure que Walter Mignolo est un penseur latino-américain qui a dédié sa vie à créer des possibilités pour ouvrir un espace de pensée transmoderne et transcoloniale en revendiquant les endroits voilés par une matrice de pouvoir qui continue à s'imposer sur toute la planète en procédant à l'élimination de tout ce qui prétend lui résister. »

Au-delà d'un langage relativement ésotérique, on devine une contestation élevée au rang de position philosophique, littéraire et historique. De quelle contestation s'agit-il ?

On en arrive à la signification profonde d'un titre qui, à lui seul, mérite analyse. Car une « désobéissance épistémique », si l'on s'en tient aux diverses définitions du substantif « épistémologie » et du qualificatif « épistémique », ne peut conduire qu'à une remise en





## *Académie des sciences d'outre-mer*

cause des bases même de la philosophie occidentale. Dans le premier cas, une définition générale explicite que le substantif est la théorie de la connaissance, à la rigueur et de façon plus restreinte, une philosophie des sciences, étant supposées implicitement, voire explicitement, constitutives de « connaissances valables », selon une définition de Jean Piaget.

Pratiquer « la désobéissance épistémique » revient alors à contester ou plutôt à refuser cette « épistémologie » à valeur universelle. Encore que, l'on y reviendra, il ne serait pas illégitime d'affirmer que cette philosophie sait reconnaître ses limites dans la mesure où elle admet plus ou moins clairement qu'elle traite de la « vérité » des sciences telles que pratiquées à un moment donné.

La suite du titre précise dans quel domaine et selon quelles situations il conviendrait de « désobéir » ; il s'agit clairement de la « modernité », dans ses relations avec les situations coloniales et « décoloniales ».

On peut être surpris du vocabulaire utilisé : pourquoi « une rhétorique » de la modernité, « une logique » de la colonialité, une « grammaire » de la décolonialité ? Ces interrogations invitent le lecteur, même généraliste, à essayer de comprendre la ou les problématiques analysées dans l'ouvrage.

Sans exclure une lecture attentive du texte proprement dit de W. Mignolo, on recommandera audit lecteur de prendre d'abord connaissance d'une postface du même Juan Pablo Bermúdez qui l'avait présenté au début de l'ouvrage, « la décolonisation est un projet d'inspiration éthique ». D'une certaine façon, c'est donc un périple philosophique qui nous est proposé à propos d'un thème sommairement résumé comme de la colonisation (ici la « colonialité », ce qui conduit à quitter l'histoire pour entrer dans une catégorie de philosophie de l'histoire) et de la postcolonisation ou le postcolonial (ici la « décolonialité », également catégorie de philosophie de l'histoire...).

On y apprend qu'il existe un programme de recherche «Modernité/Colonialité-Décolonialité » (M.C.D.). On se permettra une brève digression : l'ouvrage de W. Mignolo, lui-même l'un des fondateurs du programme, semble bien en relever et en constituer l'un des écrits majeurs. Pourquoi l'éditeur et l'auteur ne l'ont-ils pas signalé plus précisément ? Car le lecteur doit attendre la postface pour en avoir, en quelques pages, la description, les objectifs et les étapes.

Selon le postfacier et, à la lumière de ses explications, selon l'auteur principal, le « modernisme » est une composante indissociable, un élément « constitutif » de la « colonialité ». Laquelle représente, sous des formes historiques variées, un processus de « pouvoir », réduisant à la « subalternisation » les « territoires, les connaissances et les sujets ». Il importe donc, W. Mignolo étant l'un des plus représentatifs promoteurs de ce « déplacement » de perspective, de remettre en cause, voire de bouleverser le processus. De là une nécessaire « désobéissance épistémique », celle qui refuse une épistémologie dominatrice et partant hiérarchique. Laquelle exclut, voire bannit de la connaissance et du savoir tout ce qui n'est pas de son ressort, proprement eurocentré.

Il se trouve que la « colonialité » dont parle l'auteur relève à la fois de l'ancienneté du phénomène (depuis le XVI<sup>e</sup> siècle) et de ses territoires (l'Amérique, d'abord espagnole et portugaise, plus tard française et anglo-saxonne). Or, la plupart des discussions ou



## *Académie des sciences d'outre-mer*

controverses récentes notamment en France et relatives au postcolonial et autres « subaltern studies » tournent autour du processus de conquête et de domination coloniale de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et des processus de décolonisation du milieu du siècle suivant, soit une moins grande ancienneté et des espaces géographiques plus diversifiés. Les processus de conquête, de colonisation et de hiérarchisation, voire d'exclusion, sont donc nécessairement généralisés sur la longue période qui a vu, sous diverses formes, la domination de l'Europe s'étendre au reste du monde et lui imposer ses façons de penser, y compris sous ses formes apparemment les plus « progressistes » (les Lumières, l'abolition de l'esclavage, l'anticolonialisme...), supposées avoir valeur universelle.

Ce qu'il importe alors de retenir, c'est que cette « modernité » à prétention universaliste, telle que définie par le M.C.D., est aujourd'hui une alliée de la « globalisation » qui est elle-même la forme actuelle d'une subordination, voire d'une occultation de toute autre forme de pensée ou de tradition, voire de philosophie, soit la forme moderne de la « colonialité ». Si tant l'auteur que le postfacier reconnaissent les apports des Hegel, Habermas, Foucault et autres Derrida à l'origine de leur propre pensée, ils finissent cependant par les récuser en les positionnant dans le camp « occidental », celui qui dénie toute autre épistémologie que celle dont ils sont les fondateurs, les interprètes ou les héritiers.

Aux yeux des contributeurs à ce M.C.D., seul trouve grâce, comme inspirateur, Frantz Fanon, chantre et porte-parole d'un anticolonialisme fondé, en réaction, sur la négation, par le dominant colonial, du dominé, de sa personne et, pis, de son essence existentielle. Dans ce cas, il ne s'agit pas seulement de l'individu soumis dans un cadre colonial, considéré « subalterne » dans une hiérarchie des valeurs humaines mais, bien plus, en faisant un non-être, sans racine, sans culture propre, sans mémoire collective, exclu de la sagesse et du savoir épistémologiques ou épistémiques.

La « désobéissance épistémique » trouve alors tout son sens. Il s'agit bien de refuser une épistémologie qui exclut toute autre forme d'épistémologie, de connaissances, de savoirs. Et qui perpétue la domination de la « colonialité ». Dans un entretien récent (2014) à propos du rôle de l'éducation dans la « décolonialité », W. Mignolo résumait en quelque sorte sa pensée par la formule « aprender a desaprender para poder re-aprender », qu'il n'est pas nécessaire de traduire. Mais que sont donc ce « desaprender » et ce « re-aprender » ?

Puisque la modernité est la face visible de la colonialité, comme l'avert cache le revers, la médaille étant une et ne pouvant exister sans ses deux faces, il faut donc la désapprendre et réapprendre autre chose, soit créer une autre médaille avec ses deux faces.

Ce sont là les démonstrations véhiculées par les quatre chapitres de l'ouvrage.

Dans une première étape, la décolonisation, au sens classique du terme, est indispensable. Elle se traduit, entre autres, par l'émancipation des peuples et des individus, elle leur apprend les premiers rudiments de la désobéissance, notamment celle qui conduit le décolonisé à se comprendre l'égal du colonisateur.

Il faut aller plus loin, c'est l'étape suivante, objet de deux chapitres. Car, comme on l'a déjà vu, la colonialité se maintient aujourd'hui, par conséquent continue à dominer toute autre pensée. Elle se maintient grâce à son épistémologie, laquelle fonde sa « rhétorique », terme ici péjoratif. Et, par voie de conséquence, donne force et « logique » incontournable à la



## *Académie des sciences d'outre-mer*

colonialité, celle qui aujourd'hui comme hier exclut d'autres épistémologies. Ce redoublement de démonstration conduit à une troisième étape.

Laquelle consiste en l'élaboration d'une « grammaire de la décolonialité ». Ou, comment reconstruire ?

Il importe ici de citer des extraits d'un paragraphe de ce dernier chapitre : « Les projets d'émancipation de l'Europe éclairée ... gardent leur pertinence. Cependant, il faut les arracher à une rhétorique de la modernité qui en fait la justification – lorsqu'il s'agit de légitimer la violence ethnocidaire... En effet, « l'émancipation abstraite et universelle des êtres humains », qu'elle émane de la droite ou de la gauche, reste l'énonciation d'un projet universel et de ce fait impérial... Les projets de libération du tiers-monde apparus pendant la guerre froide et les projets de décolonisation, qui naissent de la conscience critique des *damnés*, reprendront et dépasseront les projets européens d'émancipation. Ils rendront possible l'instauration d'un projet pluri-versel entre égaux et d'une démarche commune vers un monde dont l'horizon sera : la « vie pleine et harmonieuse » au lieu de la « liberté du marché » qui mène à « la vie bonne » ou à « une vie meilleure que celle des autres ». Enfin, « la vie pleine et harmonieuse » sera une construction commune et pluri-verselle qui n'aura pas besoin d'un plan directeur comme le projette le néo-libéralisme... ».

Ces longs extraits d'un seul et même paragraphe peuvent résumer l'essentiel des thèses du M.C.D.

D'abord une clarification : la formule « ... violence ethnocidaire... » doit être comprise au sens général, non pas du massacre physique (encore que...), mais bien du massacre des identités culturelles, religieuses, sociales.

Plus généralement, si l'auteur et avec lui sans doute l'équipe du M.C.D., reconnaît à « l'Europe éclairée » une certaine « pertinence » dans sa démarche d'émancipation, elle lui dénie ses présupposés : prétendre à l'universel de sa démarche et, par conséquent, de ses prétentions au progrès, c'est encore et toujours, sous couleur d'un « modernisme » universaliste, maintenir en la justifiant la « colonialité ».

Face à un prétendu « universel », il conviendrait donc de reconnaître et de pratiquer un « pluri-versel » entre égaux et sans dogmatisme.

On l'aura compris, cet ouvrage, d'une lecture parfois difficile, suppose une bonne connaissance des philosophes européens ou d'origine européenne des deux derniers siècles. Il est à recommander à tout « honnête lecteur » (au sens « d'honnête homme »). Car il soulève bien plus de questions d'interrogations et de débats qu'il n'en résout, signe de son intérêt... épistémique, mais aussi esthétique, littéraire et de culture générale.

Tout d'abord, on l'a déjà indiqué, il n'est pas certain que l'épistémologie supposée « occidentale » et négatrice de toute autre forme d'interrogation philosophique de même nature soit aussi assurée d'elle-même que ne l'affirme W. Mignolo. Plus précisément, la reconnaissance d'autres formes de pensée que celle supposée unique, via les philosophes gréco-latins, l'héritage biblique, la Renaissance et les Lumières. Il ne manque pas, dès Montaigne et Pascal, sans parler d'écrivains ou d'ethnologues plus récents, tels Lévi-Strauss, Balandier, de penseurs scientifiques ou généralistes pour s'inquiéter de la vérité en deçà qui n'est pas celle d'au-delà, pour reconnaître l'égalité ou l'équivalence de toutes les cultures, de



## *Académie des sciences d'outre-mer*

toutes les croyances. Même s'il est historiquement vrai qu'à certaines époques, le « dominateur colonial européen » a contesté, parfois pour se justifier, parfois dans un intérêt brutalement égoïste, toute forme d'humanité aux peuples soumis (la fameuse controverse de Valladolid), à tout le moins a célébré le « fardeau de l'homme blanc », en charge de conduire à la civilisation des races inférieures.

D'autre part, il paraît clair que des mutations géopolitiques, technologiques, économiques majeures, telles l'expansion européenne à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les révolutions technologiques, aujourd'hui numérique et de communication instantanée et élargie, constituent des changements de paradigme et conduisent à une forme de pensée à la fois multiforme dans son contenu et mondialisée dans sa diffusion. Cela relève-t-il vraiment d'une forme de moderne « colonialité » ou de l'émergence d'un nouveau type de civilisations, multiforme dans ses manifestations et diversifié quant aux contenus ?

Il est exact que l'Occident (pour faire simple) se reconnaît parfois, aujourd'hui, des dettes envers ce que l'on a souvent appelé, inexactement, les « peuples premiers », l'un des exemples les plus frappants étant celui des Inuit du Canada auxquels des excuses répétées émanent des plus hautes autorités, accompagnées du reste de rentes significatives et d'un appui marqué à la résurrection, en tout cas au sauvetage de leurs cultures ancestrales.

Mais faire appel à des mémoires culturelles, religieuses et philosophiques condamnées au silence depuis fort longtemps, concurrencées, dans les sociétés concernées par des emprunts, qu'ils soient forcés ou spontanés, à des religions, des visions et d'une compréhension du monde nouvelles et souvent finalement syncrétiques paraît quelque peu utopique. Les nombreuses églises africaines sont-elles le fait de la colonialité ou une réponse adoptive proprement africaine à des apports extérieurs, remaniés selon une compréhension du monde et du surnaturel issue d'un héritage culturel ancien ? D'où une grande incertitude sur ce que signifie le « pluri-versel » qu'appelle de ses vœux l'auteur.

Dans un compte-rendu de lecture déjà trop long, l'on n'a pas traité d'un autre versant du programme M.C.D. : celui de l'esthétique de la décolonialité ou, comme il est dit dans la retranscription d'un entretien qui clôt l'ouvrage, une « aësthésis décoloniale » qui est un instrument susceptible de renverser l'esthétique coloniale.

Loin des controverses auxquelles, en France, le postcolonial a donné lieu, avec des présupposés et des analyses souvent discutables, frisant le « carnaval académique » ironiquement dénoncé par J.-F. Bayart, cette approche de la désobéissance épistémique, instrument d'émancipation, de reconnaissance de l'autre dans son égalité retrouvée, paraît significativement plus subtile, même si l'on ne peut en l'état en partager sans réserves l'analyse.

Du moins l'ouvrage et la démarche ont-ils le mérite d'interroger le lecteur attentif qui, s'il a quelque courage intellectuel, poursuit pour lui-même la discussion entamée à la lecture. Les limites d'une recension déjà longue ne permettent pas de faire plus que d'évoquer les objets de cette discussion. En revanche, les moyens modernes et quasi instantanés de communication autorisent l'entrée dans le jeu de la contribution au débat avec l'auteur et son M.C.D. Sans pour autant se sentir coupable de colonialité. Modernisme purement technologique dans ce cas particulier, et non modernisme dominateur.

**Jean Nemo**